

Écrire, c'est
se mettre en
disponibilité
absolue.

- Pascal Rambert -

Mon absente

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 22-23

Entretien avec Pascal Rambert

Peux-tu parler de l'origine de la pièce *Mon absente* ?

L'idée de *Mon absente* est née d'une discussion avec Stanislas [Nordey]. J'allais quitter Avignon après les représentations d'*Architecture* dans la Cour d'honneur [en 2019] ; je partais pour Lima où j'allais préparer la version péruvienne de *Sœurs*. Stanislas me dit : « J'aimerais que tu écrives pour les actrices et acteurs associé-es du TNS. » J'ai trouvé cette idée enthousiasmante.

Quand les voyages en avion sont longs, c'est l'occasion pour moi de rêvasser pendant plusieurs heures ; j'ai pensé aux actrices et acteurs associé-es du TNS et une personne manquait cruellement : Véronique Nordey. J'avais toujours eu très envie de travailler avec elle, mais cela ne s'était pas fait. En descendant de l'avion, j'avais trouvé le titre : *Mon absente*.

Après Lima, je passais par le Mexique, pour préparer la création de *DESAPARECER* : l'histoire d'un jeune homme, cinéaste, qui disparaît dans

le désert de Sonora au Mexique et dont toute la famille recompose, peu ou prou, l'existence, au travers des souvenirs. Je me suis dit que j'allais aussi, dans *Mon absente*, travailler sur la disparition et le souvenir – ce qui signifie donner un visage à l'absence. Lorsqu'une personne disparaît, il y a toujours l'espace du souvenir qui s'ouvre, le désir de reconstituer les moments passés ensemble, les paroles échangées... C'est ce dont il est question ici. *Mon absente* est ce qu'on peut appeler en anglais un *farewell* [littéralement : adieu] : un « au revoir » où l'on reconstitue la figure d'une personne qu'on a aimée. C'est un *Bardo Thödol* contemporain [le livre tibétain des morts].

Mon père est mort il y a deux ans et demi. Il avait 93 ans, il est parti un après-midi, alors qu'il taillait son citronnier dans le jardin, l'été – une superbe fin, très tranquille. Quand je suis venu pour le voir avant la fermeture du cercueil, je lui ai glissé un petit mot à l'intérieur de sa veste. C'est ce geste que je souhaite « déplier », déployer avec les actrices et acteurs. Je reconstitue un portrait à la fois de ceux qui parlent et, à travers eux, de la personne disparue.

Mon absente est une pièce chorale et la particularité ici, c'est qu'il y a beaucoup d'actrices et acteurs – onze interprètes. Au final, il ne s'agit pas uniquement des artistes associés au TNS.

J'avais rencontré chaque personne mais tout le monde n'était pas disponible.

Ton impulsion première était liée à l'absence de Véronique Nordey. Comment les choses ont-elles évolué depuis ?

Le temps a passé et je me suis distancié de ce point de départ. Dans la pièce, il n'est pas question de la vie de Véronique, ni de celle de Stanislas – encore moins du rapport entre eux. D'ailleurs, comme tu le sais, je n'écris jamais sur la vie personnelle des acteurs.

Une chose est restée : le lien à l'Afrique. Le père de Véronique – le grand-père de Stanislas – était noir. Ces dernières années, je suis allé plusieurs fois en Afrique – surtout au Burkina Faso. Je n'y étais pas allé auparavant car je travaillais beaucoup sur d'autres territoires dans le monde. L'Afrique est entrée dans mon travail et sa présence s'affirme dans *Mon absente*.

Les interprètes sont vraiment le ciment de ton théâtre car tu écris spécifiquement pour chaque personne. Peux-tu parler de la distribution ?

Parmi les acteurs et actrices associées au TNS, c'est la première fois que j'écris pour Laurent Sauvage, Vincent Dissez et Claude Duparfait. Je les ai vu jouer

dans beaucoup de spectacles et je me réjouis de pouvoir travailler avec eux. Je retrouve Stanislas Nordey et Audrey Bonnet, avec qui j'ai une longue histoire.

Je voulais retravailler avec des actrices rencontrées lors de *Mont Vérité* [spectacle d'entrée dans la vie professionnelle du Groupe 44 de l'École du TNS, créé au festival du Printemps des Comédiens en 2019 et présenté au TNS en 2022] : Océane Caïraty, Mélody Pini, Claire Toubin et Ysanis Padonou. Depuis, Houédo Dieu-Donné Parfait Dossa, qui faisait aussi partie de l'aventure *Mont Vérité*, nous a rejoints. Je suis très heureux de les retrouver.

Je n'ai jamais travaillé avec Mata Gabin mais elle a joué dans *Dans la solitude des champs de coton* avec Charles Berling [spectacle créé au TNS en 2016] et était formidable. Quand je l'ai rencontrée pour lui parler du projet, j'ai découvert qu'elle a été l'élève de Véronique Nordey et a été marquée par son enseignement. Une incroyable coïncidence ! Elle a été touchée quand je lui ai parlé de l'origine du projet – même si, aujourd'hui, le personnage de l'absente n'a plus rien à voir avec Véronique. Je suis ravi de travailler avec cette belle actrice qui a traversé l'écriture de Koltès. L'an dernier, j'ai créé *With my own hands* aux USA [version américaine de *De mes propres mains*] avec l'acteur Ismail ibn Conner ; il avait joué auparavant *Black Battles*

with Dogs [Combat de nègre et de chiens] et cette plongée chez Koltès a fait qu'on s'est tout de suite retrouvés en terrain connu – au contraire d'acteurs anglo-saxons qui seraient habitués à un théâtre psychologique et naturaliste. La rencontre de Koltès crée toujours, chez les actrices et acteurs, une ouverture formidable, une ampleur, une compréhension intime de l'écriture.

Peux-tu parler du processus d'écriture ?

Je suis en train d'écrire trois textes : un pour Jacques Weber [*Ranger*, créé au Théâtre National de Bretagne en janvier 2023], un pour les acteurs du Piccolo teatro de Milan, où je suis artiste associé [*Prima*, créé en avril 2023] et *Mon absente*. C'est une période intense, où les textes résonnent forcément entre eux. Je dirais qu'ils sont « voisins », même si chacun a sa propre langue.

En ce moment, écrire est loin d'être évident. Je sens que mon cerveau est attaqué par la guerre en Ukraine et la géopolitique en général. Le monde se referme beaucoup. Je le sens, je le vois, je le vis. Je continue à travailler, mais partout, des possibilités de rencontres disparaissent. Il y a eu la pandémie, et maintenant la guerre. J'ai monté *Clôture de l'amour* au Théâtre d'art de Moscou, le spectacle s'y joue depuis dix ans, mais là, j'ai fait annuler les

représentations. Les acteurs étaient d'accord, mais eux-mêmes ne pouvaient pas le décider – ils sont dans des situations terribles.

Aujourd'hui, il est quasiment impossible d'aller en Chine. La Russie, n'en parlons pas. J'étais récemment en Égypte où la situation est complexe. Là-bas, on ne peut pas parler de politique, on ne peut pas parler d'amour et de sexe, pas de sujets de société... En somme, on ne peut parler de rien. Du moins, pas ouvertement. C'est pareil en Chine. Il y a toujours un risque de censure. Alors, au retour, il y a l'effarement de voir des gens ici, en France, qui pensent ou en tout cas disent qu'ils vivent dans une dictature. Quand je travaille dans des pays où la situation est tendue – et c'est peu de le dire – je vois concrètement que les mots ont un sens et qu'on ne peut pas raconter n'importe quoi.

Dans tous ces endroits, des gens de bonne volonté font tout pour continuer à faire des projets, générer des rencontres. Mais certains sont obligés de fuir. Je suis en contact avec le directeur du Festival NET qui a lieu à Moscou [New European Theater Festival], où nous sommes souvent allés jouer. En 24 heures, il a dû rassembler quelques affaires et partir, prendre le premier avion dans lequel il y avait de la place. Il s'est retrouvé à Charm el-Cheikh – j'étais moi-même au Caire à ce moment-là. Il sait qu'*a priori*, il ne pourra plus jamais revenir en

Russie, dans son pays. Marina Davydova, qui est aussi directrice artistique du festival – elle a également créé la revue TEATP – a lancé une pétition contre la guerre au tout début ; elle aussi a dû fuir... Ce sont des situations intenable...

Je connais très bien l'Ukraine, j'ai parcouru le pays presque dans sa totalité, j'ai écrit là-bas. En 2013, j'étais à Simferopol et Yalta. Je passe des étés à Odessa, ville que j'adore... Les images que je vois aujourd'hui montrent des lieux que je connais. J'avais vécu ce même déchirement avec la Syrie et Alep où j'avais beaucoup travaillé dans les années 90...

Mon ami Éric Reinhardt [romancier et éditeur d'art], me disait qu'il arrive encore à écrire en ce moment. En ce qui me concerne, je dois dire que tout cela me « mange la tête » à un point que je n'ai jamais connu. Écrire, c'est se mettre en disponibilité absolue, être dans un rapport d'ouverture au présent vis-à-vis de ce qui arrive sur la feuille...

Pendant le confinement, je ne comprenais pas les gens qui avaient envie d'en faire un sujet. Pour ma part, je n'avais aucun désir d'écrire là-dessus. Pourtant, je me suis rendu compte que l'idée d'enfermement, d'étouffement était présente dans quelques textes que j'ai écrits l'année suivante – sans que le mot de « confinement »

« L'absente
est donc en partie
née du mélange
de toutes ces figures
de femmes qui
m'ont traversé. »

ne soit prononcé. Là, par rapport à ce qui est en train de nous arriver, je ne sais pas quelles en seront les traces dans mes textes ces prochaines années. En finissant d'écrire pour Jacques Weber, je me rends compte que les événements sont en train de s'infiltrer dans la fin du texte d'une certaine manière.

Dans *Mon absente*, il y a justement des souvenirs d'état de guerre en Afrique. Fais-tu référence à un événement particulier ?

Malheureusement, je n'ai pas pensé à un événement précis mais à ce qui est récurrent au sud du Mali, au nord et à l'ouest du Burkina Faso : des groupes djihadistes s'attaquent régulièrement aux instituteurs, agriculteurs, villageois... le pays a connu en un an deux coups d'État, en janvier et septembre, parce qu'il est reproché aux gens au pouvoir de ne pas arriver à contenir les mouvements djihadistes – ce qui, d'ailleurs, est vrai. Depuis 2015, le nombre d'attaques est exponentiel. En 2018, déjà, j'avais sillonné la ville de Ouagadougou en mobylette et, en passant à la périphérie, il y avait plus d'un million de personnes massées là, qui sont des « déplacés », venant pour la plupart du nord et de l'ouest du pays pour fuir les djihadistes. J'ai été très marqué par ça. Et je parle

ici du Burkina mais cela concerne de plus en plus de régions en Afrique.

Dans la pièce, l'absente a vécu et a rencontré des gens vivant en Afrique de l'Ouest francophone : au Mali, au Burkina Faso mais aussi à Niamey au Niger, à Cotonou au Bénin.

Comment envisages-tu l'espace ?

Au TNS, je n'ai pas présenté les pièces de danse comme *Memento Mori* [créé en 2013 au T2G, à Gennevilliers] ou, plus récemment, *Trois annonces* [spectacle créé en 2020 à Rennes et joué à Chaillot – Théâtre national de la Danse en février 2023. Le texte a été publié en 2021 aux éditions Les Solitaires Intempestifs]. Ce sont des pièces qui se passent dans une sorte de chambre noire, où les personnages apparaissent de façon presque fantomatique. Je veux situer *Mon absente* dans un dispositif similaire. Concrètement, on est dans une chambre mortuaire assez profonde et large, dans une obscurité totale. Au centre, il y a le cercueil avec des gerbes de fleurs, des couleurs. On ne distingue pas l'entour, uniquement les corps qui surgissent de la pénombre. On est comme à l'intérieur d'un ventre, d'une caverne, d'une tête. De ce noir absolu commencent à sortir les paroles et les ectoplasmes visuels des personnages.

Quand mon père est mort, j'ai demandé à rester un moment seul avec lui dans la chambre mortuaire. Mon frère avait le même souhait. Puis d'autres personnes sont entrées, s'approchaient pour parler au mort... Dans *Mon absente*, je développe cela, je rends audible ce que l'on n'entend pas en temps normal car il s'agit de chuchotements. Je démultiplie ces propos adressés à l'oreille de la défunte, je les fais flotter dans l'espace. Les phrases se croisent. Et il y a des circulations qui, je l'espère, pourront se faire en temps réel.

Tu veux dire que les interprètes improviseront en quelque sorte les déplacements ?

J'ai déjà travaillé comme cela, par exemple pour *Répétition* [créé en 2015 aux Célestins, Théâtre de Lyon et présenté au TNS la même année. Le texte est publié par Les Solitaires Intempestifs en 2014]. Les endroits du plateau où étaient Stan, Audrey [Bonnet], Emmanuelle [Béart] ou Denis [Podalydès] étaient différents chaque soir. Je sais que je peux arriver à faire en sorte, dans le travail, que tout puisse être remis en question au jour le jour. J'ai cette confiance car ce sont des actrices et acteurs qui ont un sens de l'espace du plateau, qui peuvent être à un fort degré de perception du présent et y trouver du plaisir.

Quels sont les liens qui unissent les gens réunis autour de la défunte ?

Je suis dans un mouvement qui englobe trois pièces : les deux premières étant *Mon absente*, et un autre texte, *Sowane*, écrit pour des comédiennes et comédiens du Caire [spectacle créé en 2022 au D-CAF festival]. En Égypte, un sowane est une grande toile peinte par des artisans égyptiens – dont les dessins rappellent les moucharabiehs. Ils sont disposés à l'entrée des lieux de deuil et les gens alentour viennent parler à la famille... C'est ce dont parle la pièce. Et le troisième texte, franco-espagnol-basque – écrit dans les trois langues – sera créé au Théâtre national de Bilbao et c'est aussi une pièce où des gens sont réunis autour d'une personne morte.

Les trois sont très différents car les scénographies n'ont rien à voir. À chaque fois, c'est le même sujet, mais traité de manière singulière en fonction de l'endroit où je suis. Par exemple, la pièce pour Bilbao parle des tensions et de l'histoire basque espagnole. Ce n'est pas un triptyque, mais ce sont des écritures qui s'accompagnent.

Dans *Mon absente*, il s'agit de gens de la même famille – au sens large. Il y a les enfants et les petits-enfants de la défunte, une belle-mère d'un des fils, et une compagne d'une des petites-filles.

« Se souvenir,
c'est une façon
de créer. »

Et bien sûr – car j'ai du mal à faire autrement la plupart du temps – il est question d'art : la défunte est écrivaine.

Pour écrire ce personnage ayant des facettes magnifiques et d'autres terrifiantes, l'es-tu inspiré d'une écrivaine réelle – vivante ou morte ?

Je n'ai pris personne pour « modèle », mais plusieurs figures m'ont traversé l'esprit. J'ai pensé au rapport de Duras avec sa mère, au destin romanesque et tragique qu'a connu cette mère au Vietnam : j'ai de l'admiration pour son combat, sa volonté de s'en sortir, et on voit en même temps qu'elle était une sorte d'ogresse avec ses enfants. Je pensais à cette écrivaine sublime que Duras est devenue ensuite, avec une douleur sans fond qui est le terreau de son œuvre. J'ai pensé aussi à Claire Denis, ce qu'elle a pu raconter de son enfance, de son rapport au Cameroun où elle a grandi : elle, petite fille, au milieu des expatriés venus faire du commerce. Tout cela a orienté ma boussole : je suis parti du Vietnam pour me fixer sur l'Afrique de l'Ouest – avec les mêmes résidus de la colonisation, le rapport aux terres achetées, au commerce.

Dans la pièce, l'absente est une écrivaine importante aux yeux des jeunes femmes pour qui elle a ouvert des pistes, notamment en ce qui

concerne la condition féminine. J'étais encore en cours d'écriture quand j'ai appris qu'Annie Ernaux recevait le prix Nobel le 6 octobre 2022. À travers son engagement, elle trouve un écho formidable chez les jeunes générations et notamment les néo-féministes...

L'absente est donc en partie née du mélange de toutes ces figures de femmes qui m'ont traversé. De là est né, dans mon imagination, un personnage totalement contradictoire et qui est vu différemment par chacun des personnages. Vincent, le benjamin, s'est senti aimé, tout comme Audrey, dans une autre mesure. Manifestement, ce sont Stan et Laurent, les deux premiers fils, qui ont morflé. On peut dire que l'absente ne s'est pas occupée de ses enfants mais a été plus aimante avec ses petites-filles. En tout cas, toute sa vie s'est tournée vers la littérature. C'est aussi une question de générations. Il y a la vision sombre, pessimiste de Houellebecq sur les femmes des années 60/70 qui ne se sont pas occupés de leurs enfants – parce ce qu'elles voulaient être libres ou pour d'autres raisons – comme sa propre mère, qu'il déteste.

Depuis plusieurs années, je tourne autour de cette figure ambivalente de la mère – c'était le cas dans *Sœurs* [créé à Bonlieu – Scène nationale, d'Annecy en 2018], où les filles jouées par Audrey Bonnet et Marina Hands l'évoquaient, ou même dans

Architecture. Pour le moment, elle existe au travers des propos rapportés, des visions des proches. Peut-être écrivais-je un jour pour une actrice qui en deviendra l'incarnation.

Ici aussi, tu utilises le procédé littéraire qui consiste à faire se confronter différents points de vue sur la personne disparue...

Quand j'ai écrit *Ghosts*, qui s'est créé à Taiwan [en 2017], l'idée était la même : reconstituer, dans la mémoire des autres, la présence – ou l'absence – d'une personne, avec toutes les contradictions que cela implique. J'aime l'idée de présenter des personnages dont on pourrait dire que « chacun voit midi à sa porte », qui ne sont pas conscients de leur aveuglement – de ce qui nous paraît évident quand nous sommes en face d'eux dans la salle.

Les samedis, je vais souvent avec mon petit garçon au « Guignol » du jardin du Luxembourg. J'adore ces moments où les enfants crient pour prévenir les personnages que le loup ou le méchant vient de surgir dans leur dos. De la même manière, nous sommes très forts pour voir ce qui ne va pas dans la conduite des autres, alors même qu'on est pour soi-même en plein aveuglement. J'aime jouer sur les différences de point de vue, je l'ai toujours fait – c'est un des fondamentaux du théâtre.

Dans *Mon absente*, il y a à la fois des adresses à la morte et des échanges. Comme les souvenirs sont tous contradictoires, on est dans la recomposition impossible du souvenir. Pour moi, cela parle éminemment de ce qu'est la fiction. Lorsque l'on se souvient, on est soi-même, en quelque sorte, un « créateur ». Quand je parle avec ma mère du passé – même de choses banales –, nos souvenirs diffèrent systématiquement. J'aime cet écart. Parce que dans cet écart, se tient une partie de la création. Se souvenir, c'est une façon de créer.

C'est cela aussi que l'on entend dans *Mon absente* : les personnages ont refabriqué une histoire personnelle autour de l'absente. C'est en partie l'origine des turbulences en eux et entre eux. Ces turbulences, je les ressens moi-même en écrivant. Il y a ce vent merveilleux de la mer Égée – le meltémi – dont on ressent la puissance quand on fait la traversée en bateau d'une île grecque à une autre. Le meltémi est un bon indice de ce qu'est écrire ! La houle est violente. C'est ce que je ressens en ce moment, en allant d'un texte à un autre.

On le sait, nous sommes des êtres d'émotion. Je suis toujours en mouvement d'un lieu à un autre, et je suis parfois submergé d'émotions que je n'ai pas le temps de vivre jusqu'au bout, de clore. Au bout d'un moment, je me retrouve avec un bon paquet à l'intérieur de la poitrine et il faut qu'elles

sortent, que je les déverse quelque part. J'écris souvent des personnages qui sont dans un état de débordement.

Audrey m'a dit à plusieurs reprises : « Tu ne l'arrêtes jamais ». C'est vrai. Si je m'arrête, c'est encore pire. Je ne reste pas avec les équipes après la première représentation des spectacles. Je me suis rendu compte que rester m'angoisse plus encore : j'ai du mal à quitter les gens mais j'ai encore plus de mal à rester avec eux car les émotions grandissent. C'est aussi de cela dont il est question dans *Mon absente* : les personnages viennent et vont devoir partir. Et sans doute que sans ce décès, ils ne se seraient jamais trouvés réunis dans un même lieu. Certains ne se reverront plus jamais. Des choses surgissent du passé, qui les rendent irréconciliables. J'aime les êtres d'émotion, saisir les personnages au moment du trop-plein.

Il y a ce fantôme de l'écrivain : dilater le temps et faire entendre des pensées. Quand les personnages s'adressent à l'absente, il peut y avoir une bousculade de la pensée, un désordre, des choses qui se superposent et que je prends le temps de « déplier », pour les rendre audibles. J'adore rentrer dans les cerveaux, imaginer ce que les gens pensent.

Penses-tu à un temps arrêté et des pensées articulées comme dans *Deux amis* ?

Ce sont des registres très différents. Dans *Deux amis*, écrit pour Stan et Charles Berling [créé à Châteauvallon-Liberté – Scène Nationale, présenté au TNS et édité par Les Solitaires Intempestifs en 2021], on était dans une forme de « présent brut », de réel : un théâtre vide, deux acteurs qui se retrouvent, une cage de scène sans lumière, avec des accessoires provisoires : cette aube du théâtre que j'aime tant ! On saisissait l'étendue de ce que les personnages pensaient dans un moment de silence, de suspens. Dans *Mon absente*, on est à l'intérieur d'un dispositif visuel extrêmement élaboré. Je pense presque à de la magie : quand les gens sont vêtus de noir dans le noir, et qu'on ne voit que des gants blancs, un visage qui se détache... On est dans un vortex noir, dans un cerveau. Les niveaux d'adresse sont coagulés à l'intérieur d'un espace fictionnel, un espace assumé comme étant mental. Au fond, on est peut-être dans le cerveau de celle qui est au centre du plateau, dans le cercueil. Je pourrais même aller plus loin : on ne sait pas qui est vivant et qui est mort. C'est toute l'obsession du théâtre et c'est aussi la mienne : faire parler les morts. Le théâtre est un art funéraire.

Comment choisis-tu un sujet ? Quel est le point de départ du geste d'écriture ?

« C'est toute l'obsession du théâtre et c'est aussi la mienne : faire parler les morts. Le théâtre est un art funéraire. »

Je n'ai pas l'imagination de la création de sujets *ex nihilo*. Mon ami Éric Reinhardt, quand il écrit un roman, se renseigne pendant trois ans sur un sujet – comme par exemple, la finance entre Londres et Paris – il connaît tout du domaine sur lequel il va écrire... Je ne suis pas du tout dans cette démarche. En revanche, quand je cite des faits, des lieux, tout est vrai, il n'y a rien de fantaisiste. Je me souviens de Proust et cette chose merveilleuse : quand il était à Cabourg, il était capable d'envoyer quelqu'un à Paris ou de s'y rendre lui-même pour vérifier la période précise de l'éclosion de telle fleur ; il était obsédé par l'exactitude. Ce souci de la précision m'a toujours fasciné. Évidemment, aujourd'hui, nous avons Internet, mais à l'époque c'était une autre histoire que de se rendre en voiture à chevaux à la Bibliothèque nationale ! Cette histoire m'a marqué : c'est une bonne définition du travail de l'écrivain. Le fait est qu'il y a un grand nombre de pièces qui ont pour origine une sollicitation. Des gens me disent : « J'aimerais que tu viennes faire un projet. » Cela se décide parfois plusieurs années en amont. Le seul moyen pour moi de savoir ce que je veux faire, c'est d'aller sur place. Je viens de passer une semaine au Caire et j'ai rencontré une soixantaine d'acteurs. Tout se fait en parlant avec eux – je ne fais pas passer d'audition. Et c'est le même processus en Roumanie, au Piccolo Teatro en Italie...

Quand j'arrive dans un endroit, je n'ai pas d'idée préalable, je ne sais jamais ce que je vais faire. Après avoir rencontré les gens, je pense à eux, je me mets à rêver et quelque chose commence à se former.

En France, je connais les acteurs, j'ai déjà travaillé avec eux ou je les ai vu jouer. C'est le cas pour *Mon absente*. Je fais comme toujours : j'assemble des énergies. J'associe l'énergie déroulante de Laurent Sauvage avec la haute précision de la langue, l'horlogerie suisse de Claude Duparfait. Puis j'y associe les hautes variations d'Audrey Bonnet et ses grandes descentes, ou l'énergie de haut-parleur d'Océane Caïraty...

Je me suis rendu compte, avec le temps – en parlant aussi avec toi ou d'autres personnes – que j'ai toujours fait cela, sauf que je n'en avais pas à ce point conscience, je ne le formulais pas. En vieillissant, tu reviens sur ce que tu as fait pour essayer de mieux le comprendre. Les premières pièces, je les ai écrites pour des amis, avec qui j'étais au lycée. J'ai écrit pour leur énergie, leur façon d'être. Et, depuis, cela n'a jamais cessé. Cela m'est apparu de façon très claire lorsque j'ai organisé l'affrontement Stan / Audrey dans *Clôture de l'amour*. Là j'ai compris : mon travail est de mettre des mots sur les énergies des actrices et acteurs.

Il y a souvent de l'humour dans tes pièces. Qu'en sera-t-il dans *Mon absente* ?

À vrai dire, je ne décide jamais s'il y aura de l'humour ou pas. Je livre des paroles, qui sont interprétées par des gens. En général, je n'ai pas grand-chose à dire aux actrices et acteurs puisque j'ai écrit pour elles et eux. Le texte est une lettre que je leur adresse. Je ne leur dis pas : il faut le dire comme ci ou comme ça. Au contraire, j'attends d'eux qu'ils interprètent ce que j'ai écrit pour eux et, en général, cela me plaît. Je suis le contraire d'un metteur en scène qui a une idée préconçue et dit : ce rôle-là, il faut le jouer de telle manière. Je suis contre ça. C'est ce qui nous oppose d'ailleurs avec Stan ou avec Arthur Nauzyciel – qui sont de grands amis. Ils ont une vision, ils pensent qu'il faut que tel personnage soit comme ça. Moi, je n'ai pas d'idée sur les personnages que j'écris. Quand je les écris pour Stan ou pour Arthur ou Audrey ou Claude Duparfait, ce sont eux qui vont les interpréter. Cela me plaît qu'ils jouent le personnage comme ils ont envie de le jouer.

De là peut sortir – comme c'est souvent le cas et alors que je ne l'avais pas prévu – de l'humour. Cela me surprend souvent et j'aime ça. Mais je ne sais pas l'anticiper, encore moins le demander. *Mon absente* touche à des choses très simples,

comme ce que j'ai toujours écrit : la perte d'un être cher, la douleur qui en résulte, l'explosion d'un couple, la fin d'une amitié... Je m'intéresse à ces moments saillants de la vie – ce qui, de mon point de vue, est la chose la plus puissante mais aussi la plus difficile à réussir.

Souvent, les personnages que tu écris sont face à la fin d'une utopie, ou en tout cas une aspiration forte qui s'effondre, une perte ou un échec. Est-ce que la mort de l'absente symbolise quelque chose de cet ordre-là ?

Oui, il est fortement question dans la pièce de la mort d'illusions. Comme tu le dis, c'est souvent présent et d'autant plus avec ce que nous sommes en train de vivre : la guerre à nos portes. Il y a un frémissement que j'avais identifié, *Architecture* finissait par cette phrase : « Il va falloir se préparer à des temps auxquels on n'avait pas pensé. » Ce n'était pas à proprement parler le sujet des pièces, mais *Architecture* comme *Répétition* pointaient la menace suivante : il devient de plus en plus incertain que l'Europe dans laquelle toi et moi sommes nés en notre temps, va rester l'espace qu'ont construit nos grands-parents, à savoir un espace de paix et de démocratie. Cela m'obsède depuis longtemps. Alors, forcément, j'en rends

compte de façon récurrente dans mes pièces. *Répétition* parlait clairement de la désillusion des utopies socialistes. Dans *Architecture*, les personnages étaient pris dans un maelström et passaient leur temps à quitter un endroit pour un autre. C'est ce qui se passe aujourd'hui pour bien des gens, dans plusieurs endroits du monde : devoir fuir. C'est terrifiant.

Quand je parle avec ma mère, elle me dit que les images qu'elle voit actuellement de l'Ukraine lui rappellent ce qu'elle a vécu pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour les gens de sa génération, quelque chose de traumatique remonte à la surface. Cette guerre nous rappelle la fragilité du monde dans lequel nous vivons. En Europe, nous avons eu la chance de grandir dans du coton – je veux dire, par rapport à des gens qui ont connu la guerre ou la faim ou la dictature. Je n'ose pas m'imaginer devoir partir du jour au lendemain avec un sac à dos – et que mettre dedans ? Sans aller jusque-là, un type comme Zemmour, s'il arrivait au pouvoir, pourrait tout à fait décider de sabrer le budget de la culture... J'ai côtoyé des gens qui se retrouvaient dans des situations terribles. Mes amis Syriens avec qui j'ai créé *Gilgamesh* en 2000 au Festival d'Avignon se sont tous exilés... Depuis le début de notre entretien, je parle beaucoup de la guerre, plus que de la pièce, mais

Fanny, tu me connais : je ne peux pas ne pas laisser entrer le réel. En tant qu'écrivain, en tant que personne, je ne sais pas faire autrement. Même s'il n'est pas du tout question dans *Mon absente* de parler de l'Ukraine. Mais ce que j'écris se trouve forcément modifié, cabossé, atteint – comme je le suis. Je suis forcément déplacé.

Pascal Rambert

Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 9 mars 2022 et actualisé le 26 janvier 2023

Questions à Océane Caïraty

Tu as rencontré Pascal Rambert sur *Mont Vérité* [spectacle d'entrée dans la vie professionnelle du Groupe 44 de l'École du TNS, créé au festival du Printemps des Comédiens en 2019 et présenté au TNS en 2022]. Peux-tu parler de cette spécificité de travailler avec un auteur/metteur en scène qui écrit spécialement pour soi ?

Dans mon chemin d'actrice, Pascal Rambert a une place particulière (tout comme Audrey et Stan d'ailleurs !); c'est *Clôture de l'amour* qui m'a permis de reconnaître et de libérer mon désir de théâtre, c'est avec un extrait de *Répétition* que je suis entrée au TNS et c'est avec le spectacle *Mont Vérité* que je suis sortie du TNS.

Je suis amoureuse de cet auteur parce que, pour moi, dans tous ses textes, il écrit pour moi.

Avec *Mont Vérité* et *Mon absente*, ça se précise, et j'accueille ses textes comme des déclarations d'amour. Ensuite, les auteurs ont aussi leur chemin d'écriture et contribuer à ça, en observer les évolutions, les ressemblances, les nouveautés, c'est génial! Quant au moment du travail, c'est assez simple, tout est dans le texte et Pascal nous donne sa confiance, son regard, beaucoup d'amour

et travaille à nous faire évoluer dans un espace scénique épuré et tendu vers la beauté.

Comment vois-tu ton personnage dans *Mon absente* ? Et ses liens avec son père – Stan – et sa grand-mère – l'absente ?

Ce qu'elle dit de son père «j'ai de la tendresse pour toi mais pas d'amour» et ce qu'elle dit de sa grand-mère «la femme que j'ai connue était unique et si elle n'avait pas été là je ne sais pas si je ferais ce que je fais aujourd'hui» me renseigne aisément sur ses rapports au père et à l'absente. Sinon je n'ai pas vraiment de vision, il y a des moments que je reconnais en moi, mais tout se dessinera petit à petit quand j'aurai le texte en corps, pendant les répétitions, les représentations et au contact des autres.

Y a-t-il un passage du texte ou un questionnement soulevé dans la pièce qui te touche particulièrement ?

J'aime le côté lumineux de ce que permet cette sorte de réunion forcée qu'est la mort d'un être cher.

Le silence, la profondeur de la vie qui s'abat sur toi, l'abandon de tout, les vérités qui tombent, la présence des autres dans cet état avec toi, bref l'état intérieur qu'on est contraint d'habiter à cause ou grâce à la mort, et ce qui se dépose dans la vie de ceux qui restent encore un peu.

Questions à Ysanis Padonou

Tu as rencontré Pascal Rambert sur *Mont Vérité*, en 2019. Peux-tu parler de cette spécificité de travailler avec un auteur/metteur en scène qui écrit spécialement pour soi ?

Pascal écrit avec l'énergie qu'il ressent de nous, il nous observe, il nous entend, les mots employés ne sont pas écrits par hasard, nous nous apprivoisons mutuellement. Et c'est ça qui est génial dans le travail avec Pascal, c'est toujours quelque chose qui est proche de nous. C'est pourtant un travail laborieux de venir au plateau avec son prénom [dans la pièce comme dans beaucoup de textes de Pascal Rambert, le personnage porte le prénom de l'interprète], c'est ce qui participe à une certaine sensibilité, au corps à corps avec le texte et soi. Mais je travaille toujours comme ça, en cherchant à parler de moi.

Comment vois-tu ton personnage dans *Mon absente*, sa relation avec sa compagne, Claire et son père, Claude ?

Ma parole dans *Mon absente* est la plus « éloignée » dans la mesure où je ne fais pas intégralement partie de cette famille. Je suis la compagne de Claire. J'ai un regard extérieur sur cette famille. J'apprends à connaître cette famille au moment du recueillement autour de l'absente. Je comprends que les liens sont rompus entre plusieurs personnes, notamment entre Claude et Claire. Mais ce n'est pas quelque chose qui affecte, au contraire, c'est primordial de rompre avec des personnes qui n'ont plus rien à faire dans notre vie. « Ysanis » a ce recul. Avec Claire, il y a de la bienveillance, de l'amour et un réel regard. On se voit. Avec Claude, il n'y a pas de connexion, il y a même une forme de mépris face à cet être qui dévalorise les désirs de sa fille Claire.

Y a-t-il un passage du texte ou un questionnement soulevé dans la pièce qui te touche particulièrement ?

La violence entre l'absente et Stan, cette relation instable et toxique de mère à fils, par des coups puis des baisers, cette « dureté », son absence pour ses enfants.

Ton personnage vient dire à l'absente : « merci d'avoir écrit ». Quelle littérature imagines-tu, qui a su autant toucher ton personnage ?

Je pense aux œuvres littéraires comme celles qu'a pu écrire bell hooks [nom de plume de Gloria Jean Watkins, née en 1952 et morte en 2021, universitaire et militante américaine, qui a théorisé le *black feminism*], ou encore Audre Lorde [essayiste, poétesse, militante féministe et activiste lesbienne américaine, née en 1934 et morte en 1992]. Des écrits puissants et engagés sur l'exploration de notre identité féminine, sur les droits des femmes, sur les relations entre hommes et femmes, sur les rapports de classes, de races, sur la reconquête de notre sexualité en tant que femme. Des textes qui mettent un coup de pied dans la fourmilière.





















Production structure production, Châteauvallon-Liberté - Scène nationale

Coproduction Théâtre National de Strasbourg, ExtraPôle Provence-Alpes-Côte d'Azur*, La Criée-Théâtre national de Marseille, Théâtre Gymnase-Bernardines, Théâtre national de Nice

Remerciements Yanne Lefèvre Lempereur, Carrier Feige Renaud pour le prêt des tréteaux, Les Menuiseries Ariégoises et Sapi Funéraire pour le cercueil

Direction de production Pauline Roussille
Administration de production Juliette Malot
Coordination de production Sabine Aznar

* Plateforme de production soutenue par la Région SUD Provence-Alpes-Côte d'Azur rassemblant le Festival d'Avignon, le Festival de Marseille, le Théâtre national de Nice, La Criée-Théâtre national de Marseille, Les Théâtres, Anthéa, la Scène nationale Châteauvallon-Liberté et la Friche la Belle de Mai.

Spéctacle créé le 23 mars 2023 à Châteauvallon-Liberté – Scène nationale

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien et questions écrites : Fanny Mentré | Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Chantal Regairaz
Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Jean-Louis Fernandez

Licences N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, mars 2023


**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Mon absente* sur les réseaux sociaux :

#MonAbsente

Mon absente

28 mars | 6 avril

Salle Koltès

Texte, mise en scène
et installation

Pascal Rambert

Avec

Audrey Bonnet – Fille de l'absente

Océane Cairaty – Fille de Stan

Houédo Dieu-Donné Parfait Dossa –

Fils de l'absente

Vincent Dissez – Fils de l'absente

Claude Duparfait – Fils de l'absente

Mata Gabin – Belle-mère de Houédo

Stanislas Nordey – Fils de l'absente

Ysanis Padonou – Compagne de Claire

Mélody Pini – Fille de Mata

Laurent Sauvage – Fils de l'absente

Claire Toubin – Fille de Claude

Lumière

Yves Godin

Costumes

Anaïs Romand

Musique

Alexandre Meyer

Collaboration artistique

Pauline Roussille

Assistanat à la mise
en scène et répétiteur

Davide Brancato

Les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS.

Audrey Bonnet, Vincent Dissez, Claude Duparfait, Pascal Rambert et Laurent Sauvage sont artistes associé-es au TNS.

Le texte *Mon absente* est à paraître aux éditions **Les Solitaires Intempestifs**.

Équipe technique de la compagnie : Régie générale Alessandra Calabi, Thierry Morin | Régie plateau Antoine Giraud | Régie lumière Thierry Morin | Régie son Chloé Levoy | Habilleuse Marion Regnier

Équipe technique du TNS : Régie générale Cyrille Siffer | Régie plateau Daniel Masson | Régie lumière Vivien Berthaud, Valérie Marti | Régie son Raoul Assant, Youn Clavreux | Régie vidéo Lucie Franz | Habilleuse Léa Perron | Lingère Anne Richert

l'autre saison

Spectacle de la Troupe Avenir #7

IMMERSIONS THÉÂTRALES 16-25 ANS

Iannis Haillet et Florence Albaret

Ven 21 avril | 20 h

Sam 22 avril | 15 h et 20 h

Espace Grüber, Studio Jean-Pierre Vincent

Cérémonie de remise du Prix des lycéen·nes

Bernard-Marie Koltès | 7^e édition

PRIX DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE CONTEMPORAINE

Ven 2 juin | 14 h 30 | Espace Grüber, Hall

spectacles à venir

Tout mon amour

Laurent Mauvignier | Arnaud Meunier

11 | 15 avril | Salle Koltès

L'Esthétique de la résistance

CRÉATION AU TNS | ÉCOLE DU TNS

Peter Weiss | Sylvain Creuzevault

23 | 28 mai | Espace Grüber, Hall

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | tns.fr | [#tns2223](https://twitter.com/tns2223)